

Controverses et affirmations

Élie Castiel

Number 206, January–February 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48917ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2000). Controverses et affirmations. *Séquences*, (206), 23–24.

12^e Festival Image et Nation gaie et lesbienne

Controverses et affirmations



Head On



Oi! Warning



Lola and Billy the Kid

Même si, depuis sa fondation cet événement s'adresse à un public cible, on peut regretter que ce dernier demeure le seul à le fréquenter. Il faut toutefois se réjouir que, parmi les longs métrages proposés cette année, quatre ont déjà connu une carrière commerciale et deux ou trois autres devraient, en principe, sortir en salle au cours de l'an 2000. Si l'on en juge par la programmation de la douzième édition du festival Image et Nation gaie et lesbienne, les images homosexuelles ne détonnent plus comme auparavant dans le tissu social des grands centres urbains. Jadis interdites, voilées ou caricaturées, elles font maintenant partie de la vie courante — et du *mainstream* cinématographique —, projetant avec ferveur un style de vie collectif devenu *espace culturel*. Mais, les choses ne sont pas toujours aussi simples. Pour certains groupes gais et lesbiens, le processus d'affirmation demeure une lutte de tous les instants.

LA DESCENTE AUX ENFERS

Ari, l'anti-héros de **Head On** (Australie), d'Ana Kokkinos, multiplie inconditionnellement les relations homosexuelles, n'importe quand, avec n'importe qui. Le grand mérite de la réalisatrice est non seulement d'avoir fait confiance à un Alex Dimitriades poignant de vérité, poursuivant le désir physique pour mieux s'affirmer, mais particulièrement de montrer le paradoxe entre la quête d'identité et le besoin de respecter les traditions familiales (en l'occurrence, celles d'une famille d'origine grecque à Melbourne, en Australie). Avant tout, le film est un plaidoyer pour la tolérance et se présente comme une incursion dans l'univers particulier des plaisirs nocturnes.

Avec **Oi! Warning** (Allemagne), Dominik et Benjamin Reding refusent catégoriquement le récit linéaire, optant pour un style éclaté, montrant les personnages sans les juger, dans leur état naturel, dans leur comportement le plus débridé. Le film dérange, décontenance, enrage, répulse et provoque mille et une réactions. Les deux réalisateurs détruisent le mythe du mâle en créant un contexte narratif où violence et désir s'entrechoquent avec une sensualité enivrante.

Bruce La Bruce est un cinéaste qui refuse inconditionnellement le compromis. Il a su se créer un univers cinématographique (ou plutôt vidéographique) particulier en légitimant l'acte pornographique, lui attribuant ses lettres de noblesse. Avec **Skin Flick** (Canada) il le pousse jusqu'à la limite. Mais, au-delà des

apparences, le soin exigeant porté à l'image, l'esthétique, souvent hétéroclite, et l'improvisation contrôlée sur le plan de l'interprétation renouvellent en quelque sorte la notion de récit, procurant un plaisir visuel des plus intenses.

De Kutlug Ataman, **Lola and Billy the Kid** (Turquie/Allemagne) nous conduit dans un Berlin nocturne des plus captivants. Au même titre que **Head On**, de Kokkinos, la quête de soi se heurte aux traditions et aux valeurs familiales. Ici, l'atmosphère est encore plus glauque, l'image plus granuleuse et les conflits entre les différents personnages d'une grande agressivité. Même son de cloche pour **Oranges et pamplemousses** (France), de Martial Fougeron. Derrière le ton de la comédie se cachent des personnages au bord du désespoir, noyant leur solitude et leur manque d'amour dans la quête éperdue du plaisir physique. À l'image des protagonistes, la façon de filmer s'avère dépayssante.

Lorsque qu'une jeune fille découvre son homosexualité, la réaction de ses camarades de classe est encore plus virulente que celle de ses parents. L'originalité de **Show Me Love** (Suède), de Lukas Moodysson, réside dans l'exploration du thème de l'homosexualité dans le milieu des écoles secondaires. Le film se situe dans une petite ville de province, à première vue calme et sans tracas. Mais, derrière ces murs de silence se cachent des individus sectaires aux convictions archaïques. Il faut s'étonner devant le jeu naturel des jeunes protagonistes qui investissent leur énergie, leur talent et leur enthousiasme dans un film sur le besoin constant d'affection et d'affirmation de soi.

LE MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES

Pour certains réalisateurs, le meilleur des mondes est celui où, entre autres, les groupes minoritaires auraient les mêmes droits et les mêmes acquis que ceux de la majorité. Dans **Bedrooms & Hallways** (Grande-Bretagne), de Rose Troche, l'identité sexuelle n'est plus une quête en soi. Elle est présente, établie, gérant la vie de ceux ou celles qui l'habitent. Le récit, plein de quiproquos amoureux, importe peu. Seul compte le regard de la réalisatrice, une vision du monde où homosexuels et hétérosexuels n'auraient plus guère le choix que de s'accepter mutuellement.

Selon le réalisateur français Stéphane Giusti, «**Pourquoi pas moi?** est une comédie au diapason du prochain millénaire». Trois jeunes femmes et un jeune homme ont beaucoup de réticence à

annoncer leur homosexualité à leurs parents, des individus qui croient fermement aux vieilles valeurs. Les intentions de l'auteur sont louables et la mise en scène se veut ludique, mais le récit emprunte des voies de garage qui ne font que ralentir l'action.

Si les jeunes gens du film de Giusti ont du mal à s'affirmer, mais finissent par le faire, l'adolescent de *Get Real* (Grande-Bretagne), de Simon Shore, est au contraire parfaitement à l'aise avec son orientation sexuelle. C'est plutôt ceux qui l'entourent qui semblent avoir des problèmes. Si le film a obtenu le Prix du public, c'est sans aucun doute parce qu'il présente le vécu gai comme parfaitement normal dans un environnement majoritairement hétérosexuel. Mais, c'est aussi parce que les jeunes comédiens, tous des inconnus, se livrent

corps et âme dans ce film sur l'affirmation inconditionnelle de soi. C'est ce qui arrive également à l'adolescent de *Edge of Seventeen* (États-Unis), de David Moreton. Mais, ici, c'est la reconstitution d'époque qui prime sur la psychologie des personnages. Le récit se situe en 1984, alors que la musique de Boy George et de Bronski Beat suscitent l'engouement délirant des adolescents. Malgré la spontanéité des interprètes et le ton ludique de l'ensemble, le film perd beaucoup de sa saveur en raison de ses nombreuses afféteries inutiles.

La douzième édition d'Image et Nation a confirmé l'essor et la diversité des films à thématique gaie et lesbienne un peu partout à travers le monde. En outre, à travers la découverte de nouveaux talents prometteurs qui, progressivement, commencent à jeter les bases du cinéma social de demain, elle a su éveiller notre curiosité.

Élie Castiel

12^e Festival Image et Nation

Courts métrages

Bon an mal an, le festival Image et Nation gaie et lesbienne présente une panoplie de courts métrages des plus diversifiés. Chaque année, certaines productions d'une qualité exceptionnelle attirent particulièrement l'attention. D'autres, médiocres, laissent plutôt à désirer. La douzième édition ne faisait pas exception à la règle. Parmi les nombreux thèmes visités cette année, on retrouve l'amour obsessionnel, la quête du moi et l'art de la drague.

Les amateurs de hanches ondulantes, de galbes outranciers et de robes à paillettes ont été comblés grâce aux courts métrages hilarants qui tracent le portrait de nombreux travestis. *NY NY 'n Why Not?*, une coproduction entre l'Allemagne et États-Unis de Michael Bryntrup, est une amusante promenade urbaine au rythme des années quatre-vingts-dix; *Out & About*, du Canadien Nickolaos Stagias, un *road movie* original et décapant; et *Krazy Girls*, de l'Américain Jeff Wylie, un faux documentaire réunissant des effeuilleuses au grand cœur et un groupe de féministes enragées.

Tous les visages que prend tour à tour l'amour sont explorés dans une série de documentaires fort intéressants. *After the Break*, d'Annette Kennerley, constitue comme son titre l'indique une réflexion sur l'état de pétrification qui suit la fin d'une relation amoureuse. Avec *Slip*, la Canadienne Deborah Kirkland nous amène dans l'inconscient d'une thérapeute et de sa cliente qui font le même rêve. *Below the Belt*, des Canadiennes Laurie Colbert et Dominique Cardona, raconte de manière originale les querelles amoureuses de deux amantes qui choisissent de régler leurs différends dans le pire endroit qui soit: un ring de boxe. L'Anglais Armgard Myer explore quant à lui les plaisirs virtuels et le cybersexe inoffensif dans *Getting It On*.

Dans un autre registre, plusieurs courts métrages d'animation ont marqué le public. Avec *Das Clown*, l'Américain Tom E. Brown nous entraîne dans une histoire d'amour loufoque et sanglante entre un homme et sa poupée; *Mary, Mary*, de la Néerlandaise Annie Wright, raconte l'histoire sordide de Mary Bell, une fillette de onze ans qui, en 1968, assassina deux jeunes garçons en Angleterre;



Fairy Tale

Je vois déjà le titre

Baby Cue, de Hazel Grian, constitue un voyage pervers au royaume des jouets à travers une suite d'images fixes d'une beauté époustouflante; et *Tinky Tricks*, de l'Américaine Marilyn Bull, lève finalement le voile sur les véritables penchants sexuels de cet adorable petit télétubbie mauve, Tinky Winky.

Sur un ton relevant du commentaire sarcastique et de la réflexion introspective, le programme *L'Étoffe des égots* plongeait tête première dans les eaux troubles des identités homosexuelles. *Chew the Fat*, une œuvre expérimentale de l'Australienne Sprinkle Magic, critique subtilement l'effet des médias et de l'industrie de la mode sur les femmes; *Fairy Tale*, une version gaie du *Petit Chaperon rouge* par l'Américain David Kittredge, rate la cible à cause de nombreux problèmes techniques et d'un récit ennuyant; *Hose*, un hommage sur les plaisirs de l'urine, réalisé par le Canadien Ken Anderlini, provoque plus qu'il n'informe; et *How to Be a Recluse*, de la Canadienne Laurel Swenson, qui décrit les nombreuses raisons de préférer la solitude, amuse à souhait.

Par ailleurs, une collection de courts métrages ironiques et divertissants aborde sans détours le thème de l'obsession. Parmi ceux-ci, *Je vois déjà le titre*, du Français Martial Fougeron, trace intelligemment le portrait de Paulo, un homme qui mélange sa vie à celle des autres; et *Saint*, du Belge Bavo Defurne, relate avec une esthétique marquée la mise à mort de Saint-Sébastien.

Que l'on aime ou non ces productions, une chose est certaine, par cet éventail de courts métrages, le Festival démontrait qu'il n'avait rien perdu de sa vitalité et de sa pertinence.

Pierre Ranger